

Forêt

Dans Brocéliande se cache le royaume-fée
(Chrétien de Troyes, G. Townsend, Warner).

La forêt est l'espace du retrait créateur,
où prend corps la solitude volontaire du cœur,
à distance de la cité,
clairière où l'anachorète plonge
pour que s'erracine sa prophétie
(les ermites, saint Bernard, les renonçants indiens)
et se féconde sa bénédiction.

Perdu au milieu de la vie (Dante),
dans l'enfer vert (Mme d'Aulnoy),
en quête du palais qu'envahit la végétation
de la source (Cosette) (W. Herzog),
ou du chemin de la civilisation,
l'homme-enfant y déchiffre le sublime d'une vie
qui n'a pas de sens que pour l'homme.

Perséphone s'y perd ;
l'enfer est une forêt souterraine.

Dans l'espace du désarroi,
braussaille ou brousse,
à moins d'être le Petit Poucet,
l'instinct seul permet de s'orienter,
comme il oriente l'enfant-bête (Mowgli)
ou le pauvre Gaspard Hauser (Verlaine)
parmi les prédateurs concurrents de l'homme.

Collective (Taugueriev)

ou solitaire (Faulkner)

l'initiation s'y fait par la nudité retrouvée.

La chasse s'énerve, la quête s'alanguit,

la séduction même s'éclipse (Orphée, Adonis);

la forêt n'est pas seulement

la cité des suicidés (Stevenson, Escamez),

elle est aussi le jardin sans complaisance

pour qui découvre après l'orgie du meurtre

(Flaubert: 'la Légende de saint Julien l'Hospitalier')

la parole de l'animal en l'homme.

Car le nom du monde est forêt (Le Guin)
et les malheurs de la forêt sont ceux du monde ;
la femme qui s'y retire s'ensauvage, sorcière ;
les sexes s'y confondent,
comme les classes et les castes
(Atalante, la Sylphide, le Chasseur vert).

Terre abominable (Aldiss)
ou pierre végétale (Ballard)
elle couvre les indignations justifiées.

Ferrante Palla,
le charbonnier de la 'Chartreuse de Parme',
est un nouveau Robin des Bois ;
la forêt est le lieu de la noblesse exilée,
où l'errance du sage,
comme celle du fou,
s'enracine
sous l'œil obscur des arbres sérateurs (Keats),
parmi les chants des oiseaux invisibles.

Malheur

à celui contre qui la forêt s'ébranle (Macbeth)
ou qui prétend y régner (O'Neill, 'Empereur Jones'),
car la diversité des essences
y obéit au même rythme de vie :
la forêt est tolérance.

Son murmure
traduit l'autorité tacite de la végétation ;
le désert institutionnel,
prison sans barrière,
refuge de l'autre loi,
est aussi l'utopie courtoise,
celle des troubadours :

le souterrain vivant de la cité (^{Chrétien de Troyes})
où la cruauté vitale (Pergaud)
coexiste
avec les lois de l'hospitalité
et des mutations.

Défricher, c'est profaner ; le bûcheron porte la faute.

Hors classe,

hors jeu dans le sanctuaire du bois sacré (Dodone)
ou de la "madreselva" (V. de Rivera),
le poète avance dans une forêt de symboles
dont la ténébreuse et profonde unité (Baudelaire)
lui interdit de s'en croire maître.

Par son respect des arbres-symboles,
l'homme s'erracine.

Mais ils s'erracinent sans lui

("Je ne suis pas, disait Jung,
de ceux qui croient que les arbres ont besoin de moi
pour pousser.")

La forêt n'incarne pas seulement
la pérennité du nocturne,
mais aussi la vitalité du salut par l'ombre ;
elle est la "clé verte" (Hulshof-Schipper)
pour ceux qui osent s'aventurer.